

**« AUTANT QU'HOMME DE FRANCE » :
LE RÔLE DE JACQUES LEFÈVRE D'ÉTAPLES
DANS LA REDÉCOUVERTE ET LA DIFFUSION
DES TRADUCTIONS LATINES DE TEXTES GRECS
(PARIS, 1490-1525)**

PAR

NOËLLE BALLEY

INTRODUCTION

Si le rôle de Jacques Lefèvre d'Étaples (v. 1460-1536) dans l'émergence de la Réforme française est particulièrement bien connu, ses biographes ont longtemps laissé dans l'ombre une part considérable de son activité : ses travaux d'éditeur et son rôle dans la redécouverte et la diffusion des traductions latines d'œuvres d'origine grecque. En particulier, son corpus aristotélicien, s'il est toujours cité, n'a jamais été étudié de près. C'est pourtant lui qui fit la gloire de Lefèvre bien avant les débuts du groupe de Meaux. D'autre part, Lefèvre concevait le travail ingrat d'éditeur de textes religieux, de qualité très inégale, qui représente une part considérable de ses publications, comme l'accomplissement d'une vocation, au sens religieux du terme. La postérité n'a retenu, de l'essor remarquable de la connaissance du grec et des textes grecs dans le Paris du début de la Renaissance, que la grande figure, si mal connue, de Guillaume Budé, et les séjours fréquents d'Érasme. Lefèvre a souffert de la comparaison, et on l'a catalogué dans la série des auteurs religieux et des précurseurs de la Réforme, en faisant l'économie des cinquante premières années de sa vie.

La carrière littéraire de Lefèvre se divise en trois périodes principales : les années d'enseignement au collège du Cardinal Lemoine sont celles de la publication du corpus aristotélicien (1490-1508). A partir de 1508, installé à Saint-Germain-des-Prés chez son principal patron, l'abbé Guillaume Briçonnet, futur évêque de Meaux, Lefèvre se consacre presque exclusivement à l'édition de textes religieux,

et commence ses travaux sur la Bible : *Quincuplex Psalterium* (1509) et Épîtres de saint Paul (1512). Enfin, à partir de 1519, il est à Meaux, pour seconder la réforme du diocèse entreprise par Briçonnet. C'est le temps des polémiques et des persécutions, dominé par les commentaires du Nouveau Testament et la traduction française de la Bible.

Lefèvre fut d'abord un professeur remarquable et adoré de ses élèves. Son moindre mérite n'est pas d'avoir su s'entourer d'une équipe de collaborateurs enthousiastes, recrutés parmi les très nombreux étudiants que sa réputation faisait accourir au collège du Cardinal Lemoine. Son œuvre de « restaurateur » de ce que l'on crut être le « véritable » Aristote fut son premier titre de gloire, et tous ses travaux témoignent d'un grand sens pédagogique. Davantage qu'un traducteur, il fut un vulgarisateur, au sens noble du terme, et joua, dans le grand mouvement de redécouverte des textes et de la langue grecque, un rôle considérable, éditant, expliquant, corrigeant inlassablement des textes philosophiques, scientifiques ou religieux.

SOURCES

Les sources principales sont évidemment les œuvres de Jacques Lefèvre d'Étaples et de ses collaborateurs. Figure en premier lieu, son corpus aristotélicien : *Aristotelis naturalis philosophiae paraphrases* (1492), les introductions et les éditions commentées de l'*Éthique* (1494 et 1497), de l'*Organon* (1496 et 1503), de la *Politique* (1506 et 1508) et de la *Métaphysique* (1499 et 1515). Il faut y ajouter ses éditions de textes religieux : le Pseudo-Denys (1499), l'*Histoire Lausique* (1505), saint Jean Damascène (1507), le *Pasteur* d'Hermas (1513), Hégésippe (1510), et de divers traités platoniciens et scientifiques : le *De Resurrectione* d'Anaxagoras (1498), le *Général* d'Onosandre (1506), les écrits hermétiques (1494 et 1505), les *Elementa* d'Euclide (1517). Viennent, enfin, les travaux sur l'Écriture : *Quincuplex Psalterium* (1509), les éditions commentées en latin des Épîtres de saint Paul (1512), des Évangiles (1522), des Épîtres catholiques (1527), et la traduction française de la Bible (1523-1530). Le travail a été complété par l'examen des éditions des collaborateurs de Lefèvre, Josse Clichtove, François Vatable, Gérard Roussel entre autres.

PREMIÈRE PARTIE

HELLÉNISME ET PÉDAGOGIE

Lefèvre est arrivé à l'Université de Paris à une époque charnière. Il a pu assister aux derniers conflits entre partisans du réalisme et du nominalisme, à l'arrivée des premiers humanistes italiens, et aux débuts de l'enseignement du grec. Il commença d'enseigner au collège du Cardinal Lemoine, mais ce n'est qu'après un voyage en Italie, en 1492, et la rencontre de Marsile Ficin, Pic de La Mirandole et Ermolao Barbaro, qu'il décida de publier des éditions d'Aristote, dans les versions des humanistes du Quattrocento, assorties de commentaires qui visaient à restaurer la *sana intelligentia* du philosophe. Lefèvre conçut son corpus aristotélicien en réaction contre l'enseignement scolastique, contre lequel il n'a pas de mots assez durs dans ses préfaces. Le remède au délabrement des études philosophiques à Paris est le retour aux *auctores*, essentiellement les péripatéticiens, et surtout à un Aristote épuré des scories des commentateurs médiévaux. Lefèvre a le plus grand respect pour Aristote, en qui il voit non seulement le prince des philosophes, mais le prophète éclairé par Dieu pour porter aux païens une part de la Révélation. Toutefois, la science d'Aristote s'efface devant la « docte ignorance » des mystiques chrétiens.

La pédagogie fut, toute sa vie, la première préoccupation de Lefèvre. Il donne, au commentaire du livre VIII de la *Politique*, un programme d'éducation qui correspond exactement à la liste de ses propres publications, et qui part d'Aristote pour aboutir, par le truchement du Pseudo-Denys, des Pères de l'Église et de Nicolas de Cues à la connaissance des Écritures, et à l'illumination accordée par l'Esprit. Le corpus aristotélicien est la première étape de ce voyage, une propédeutique située en bas de l'échelle du savoir. Lefèvre a conçu ses éditions religieuses comme un degré supérieur de l'initiation qu'il se propose de donner à ses lecteurs.

Lefèvre d'Étaples a donné d'Aristote des traductions humanistes : celles de l'*Éthique à Nicomaque* par Argyropyle et Leonardo Bruni, présentées en parallèle avec la *versio antiqua*, celle de la *Magna Moralia* par Giorgio Valla, celle de la *Politique* par Leonardo Bruni, la *Métaphysique* par Argyropyle et Bessarion, enfin l'*Organon* dont il a lui-même révisé la *vetus latina*. Il dota chacune de ces œuvres d'un appareil de commentaires en plusieurs couches : des *scholia* définissant les termes techniques et expliquant en quelques mots les allusions historiques, mythologiques ou géographiques contenues dans la lettre ; des introductions, séries de brèves définitions des termes utilisés par Aristote, que les élèves devaient apprendre par cœur avant d'aborder l'étude du philosophe ; des paraphrases, et un commentaire philosophique, puis philologique, d'abord présenté sous forme de dialogues à la manière de Platon (*Physique*, *Métaphysique*), puis sous forme continue. L'ensemble du corpus aristotélicien connut un immense succès et de multiples rééditions, tant à Paris, chez Higman, Hopyl et Estienne, qu'en province, en Germanie, en Italie, en Espagne ou en Pologne.

En plus de ses explications sur l'enseignement philosophique d'Aristote, présentées de manière très pédagogique, avec de nombreux tableaux et schémas, Lefèvre aime à faire des digressions à thème historique ou moral ; il agit dans ce cas en professeur soucieux de l'éducation des jeunes gens à lui confiés par leurs parents. S'il évite de s'égarer dans les considérations historiques auxquelles l'in-

vitait, par exemple, le texte de la *Politique*, il n'hésite pas à donner d'Aristote une lecture morale, tantôt condamnant certaines des pratiques païennes décrites par le Stagirite, tantôt déplorant les mœurs de ses propres contemporains, et notamment, les lacunes de leur système d'éducation. Il fait d'Aristote le prophète des païens, voyant dans sa philosophie naturelle la meilleure voie d'accès aux réalités du monde supérieur, dans sa métaphysique une révélation du Dieu unique et trinitaire, dans sa morale la condition d'une vie sainte et heureuse.

Le cahier d'étudiant de Beatus Rhenanus, élève de Lefèvre et futur correcteur chez l'imprimeur bâlois Froben, conservé à la Bibliothèque humaniste de Sélestat, est le seul témoin qui nous reste de l'enseignement oral de Lefèvre. Il comprend une série de notes prises pendant les leçons de Lefèvre en 1503 et 1504 sur la *Physique* et l'*Organon*. Il témoigne d'une forme d'enseignement beaucoup plus traditionnelle que les commentaires imprimés, avec un système de *quaestiones* et de *dubia*. Lefèvre insiste particulièrement sur les différences entre Aristote et Platon, et sur les philosophes médiévaux, presque totalement absents des commentaires imprimés.

Lefèvre connaissait bien l'œuvre de Platon, qu'il cite abondamment dans ses commentaires sur la *Politique*. Au début de sa carrière, sous l'influence, d'une importance capitale, de Marsile Ficin, il fut probablement attiré par les philosophes platoniciens. Paradoxalement, c'est à la suite de la lecture du Pseudo-Denys qu'il rejeta ce qu'il avait adoré, et ses commentaires suivants témoignent d'une grande méfiance envers le platonisme. En 1506, il publie, à la suite de la *Politique*, un résumé de la *République* et des *Lois*, intitulé *Hecatonomies*, dont la marge est fréquemment barrée d'un « *stultitia* » ou « *semistultitia* ». A la fin de ce traité, il regroupe les prescriptions de Platon qui doivent être condamnées.

DEUXIÈME PARTIE

L'HELLÉNISTE PARMi LES SIENS

L'époque de Lefèvre est celle des débuts de l'enseignement du grec à Paris. Après les séjours très courts de quelques professeurs italiens, ou byzantins, c'est à partir de 1476, date de l'arrivée de Georges Hermonyme de Sparte, professeur et copiste, que le grec fut enseigné régulièrement à Paris. Janus Lascaris conseilla les humanistes parisiens, François Tissard, auteur de la première publication grecque de Paris, puis Jérôme Aléandre reprirent le flambeau. Nous ne savons presque rien des relations de Lefèvre avec ces hellénistes, sinon par deux lettres affectueuses et admiratives adressées à Guillaume Budé, qu'il retrouvait chez Germain de Ganay, futur évêque d'Orléans, l'un des plus grands protecteurs de l'humanisme parisien. Ses relations amicales avec le médecin lyonnais Symphorien Champier sont mieux connues. Champier, platonicien et passionné d'occultisme sous toutes ses formes, a édité et s'est inspiré de nombreuses publications de Lefèvre, notamment celles des écrits hermétiques.

En revanche, Lefèvre fut l'un des rares à ne pas remettre en cause l'enseignement de Georges Hermonyme, maître contesté tant par Érasme que par Budé

ou Beatus Rhenanus, et surtout copiste de manuscrits qui fut probablement le pourvoyeur de Lefèvre pour cette denrée rare.

Lefèvre intervint en faveur de Reuchlin, dans l'affaire qui opposait celui-ci aux théologiens de Cologne à propos de l'utilisation des commentaires juifs dans l'exégèse chrétienne, et prit en vain sa défense auprès de l'Université de Paris. Ses relations avec Érasme sont plus distantes, malgré une grande estime réciproque, et la célèbre polémique qui les opposa à propos de la traduction du Psaume VIII met en lumière l'opposition fondamentale entre Lefèvre le mystique et Érasme le philologue.

Lefèvre avait le goût du travail en équipe et recrutait ses collaborateurs parmi ses élèves et anciens élèves. Certains de ses étudiants, Beatus Rhenanus, Wolfgang von Matt, Jan Schilling, furent correcteurs chez son imprimeur principal Henri Estienne, et il fit collaborer à ses propres travaux ceux chez qui il avait remarqué des talents particuliers, notamment dans ses éditions d'ouvrages mathématiques. A Josse Clichtove, son collaborateur principal, revenait le soin de superviser les rééditions des œuvres du maître, et de rédiger les commentaires de certaines d'entre elles. Enfin, c'est Lefèvre qui chargea le jeune François Vatable, futur lecteur d'hébreu au Collège des lecteurs royaux, de l'édition et de la traduction de la *Philosophie naturelle* d'Aristote, à une époque où lui-même se désintéressait de l'aristotélisme pour se consacrer aux études sacrées. Gérard Roussel, le dernier fidèle, qui partagea son exil et ses dernières années à Nérac, traduisit la *Magna Moralia* à la demande de Clichtove.

Celui-ci est vraiment, jusque vers 1520, l'*alter ego* de Lefèvre : il commente ses éditions, développant les commentaires de son maître, qu'il suit à la lettre, non sans quelque servilité. Ses travaux personnels correspondent par les thèmes et la chronologie avec les centres d'intérêt de Lefèvre : philosophie aristotélicienne, patristique, hagiographie, étude de l'Écriture. Docteur en théologie, il prit la défense des idées de son maître jusqu'en 1520 environ. A cette époque, leurs choix en matière religieuse les séparèrent, Clichtove ayant opté pour un catholicisme militant qui le brouilla avec tous ses anciens amis.

D'autres élèves de Lefèvre nous sont connus : Charles de Bovelles, philosophe picard, est l'auteur d'introductions à l'*Organon*. Le jeune Bruno Amerbach, fils de l'imprimeur bâlois, vint écouter Lefèvre quelque temps, en « auditeur libre ». Michael Hummelberg, de Ravensburg, le grand ami de Beatus Rhenanus, collabora plusieurs années avec Lefèvre, notamment pour l'édition d'Hégésippe, et c'est par lui que Beatus se tenait informé des travaux de son ancien professeur. Michel Dupont, qui vivait, ainsi que Vatable, avec Lefèvre à Saint-Germain-des-Prés, termina l'édition des *Elementa*.

La personnalité de Lefèvre l'avait fait aimer de ses élèves, qui n'étaient pas loin de le considérer comme un second père, et ces liens personnels lui permirent de créer un véritable réseau international d'érudits, qu'il mit à contribution pour rechercher les manuscrits dont il avait besoin ou assurer la diffusion de ses publications hors de France. Beatus Rhenanus, en particulier, fut l'ambassadeur de Lefèvre pour toutes ses recherches dans les pays germaniques. Grâce à cette coopération, Lefèvre put éditer un grand nombre d'œuvres oubliées, que lui et ses amis allaient chercher dans les bibliothèques des monastères, ou que les mécènes de l'humanisme mettaient à leur disposition. Particulièrement remarquable à cet égard est le rôle de Guillaume Parvy, confesseur du roi, qui mit à la disposition des fabriques les manuscrits qu'il recherchait lui-même, par exemple, les sermons de Césaire d'Arles qui furent édités par Clichtove. Le plus remarquable exemple

de cette coopération entre érudits est l'édition des œuvres de Nicolas de Cues, dirigée par Lefèvre, et pour laquelle il fit rechercher et copier des manuscrits par tous ses correspondants, réalisant ainsi une véritable édition collective internationale.

TROISIÈME PARTIE

L'HELLÉNISTE À L'OUVRAGE

L'étude des éditions de Lefèvre d'Étaples montre des textes d'origine et de qualité très diverses. Les centres d'intérêt de l'humaniste se reflètent dans le choix des œuvres éditées : philosophie et mathématiques (Aristote, Anaxagoras, Onosandre, *Elementa* d'Euclide), débuts du christianisme (Pseudo-Denys, histoire des Pères du désert, littérature pseudo-clémentine, lettres de saint Ignace), patristique (saint Jean Damascène), mystique (le *Pasteur* d'Hermas), hagiographie (*Martyrium Petri* et *Martyrium Pauli* du Pseudo-Lin), et enfin l'Écriture, dont l'aristotélisme et les écrits religieux qu'il édita lui avaient permis l'accès.

La grande faiblesse des éditions de Lefèvre est assurément l'attribution des apocryphes qu'il édita en quantité : la lettre de Paul aux Laodicéens, ou sa soi-disant correspondance avec Sénèque, ou encore le Pseudo-Denys, dont il acceptait totalement la légende dans la forme que lui avaient donnée les moines de Saint-Denis. Pourtant, il recherchait avec soin les preuves de l'authenticité des œuvres qu'il éditait, notamment dans le *De viris illustribus* et la correspondance de saint Jérôme, et l'une de ses recherches fit progresser l'histoire des textes : il fut le premier à nier l'attribution à saint Jérôme de l'*Histoire des Pères du désert* qu'il publia en 1505, se fondant sur des éléments de critique interne et sur la correspondance de Jérôme lui-même. De même, c'est avec beaucoup de soin qu'il justifie sa révision de la Vulgate des Épîtres pauliniennes en démontrant, citations à l'appui, qu'elle est antérieure à Jérôme. D'autre part, il recourt parfois à l'argument de piété pour défendre des œuvres à l'authenticité contestée : il ne voit aucune raison, par exemple, de ne pas éditer la lettre aux Laodicéens, qu'elle soit ou non de Paul, dans la mesure où elle ne contient rien de contraire à la piété et à la doctrine. Un autre exemple est plus curieux : devant éditer les lettres attribuées à saint Paul et à Sénèque, Lefèvre fait remarquer que Sénèque a volontairement déguisé son style pour ne pas être reconnu par les espions de l'empereur...

Dans ses éditions d'Aristote, Lefèvre a comparé avec soin les traductions humanistes qu'il publie avec le texte grec de l'édition imprimée par Alde Manuce entre 1495 et 1498, et avec les autres traductions ou commentaires dont il disposait. Pourtant, il ne fait que peu de remarques, dans ses propres commentaires, sur les différentes traductions qu'il connaissait, et se contente de relever quelques points de détail sans grand intérêt pour nous. Il lui arrive de proposer une rectification de la traduction, soit dans ses commentaires, s'il s'agit d'un faux sens, soit dans la lettre, lorsqu'il relève un contresens. Mais les exemples sont assez rares.

En revanche, dans l'*Organon*, il édita la *vetus latina* et la jugea tellement corrompue, surtout pour les *Topiques* et les *Elenchi sophistici*, qu'il en révisa le

texte avec un grand soin. L'examen de la recension des premiers paragraphes du livre I des *Elenchi* montre une révision très attentive, en profondeur, s'attachant à suivre de près le texte grec d'un *vetus exemplar* qu'il tenait de Janus Lascaris et qu'il compare avec celui de l'édition aldine. Lefèvre s'efforce notamment d'harmoniser les traductions des mots de liaison, de rétablir les verbes être et les antécédents des relatifs fréquemment omis par Boèce, de corriger les modes et les temps des verbes, de mettre au point un vocabulaire philosophique qui ne se contente pas des translittérations de termes grecs, et il corrige le vocabulaire de Boèce dans le sens d'une meilleure *latinitas*.

Dans ses commentaires sur Aristote, en particulier pour l'*Organon* et, dans une moindre mesure, la *Politique*, Lefèvre cite abondamment le texte grec. Son premier but est de familiariser le lecteur avec la présence de termes grecs dans une édition latine. Il se sert aussi de citations pour justifier les quelques modifications de la traduction, et, enfin, dans les *Topiques* et les *Elenchi*, livres où Aristote se livre à une réflexion sur le langage et sur les différentes formes de syllogismes, il s'efforce d'expliquer ou de donner un équivalent en latin à des jeux de mots grecs évidemment intraduisibles.

L'œuvre d'helléniste de Lefèvre atteint son apogée en 1507, date de sa traduction du *De fide orthodoxa* de saint Jean Damascène. La traduction, littérale et assez peu élégante, a pour elle le mérite de l'exactitude et d'une précision obtenue au détriment du style latin. Lefèvre y met en œuvre une technique originale, en rendant un mot grec par un doublet de synonymes latins. Il a particulièrement soigné ses traductions du vocabulaire théologique, et notamment celle de la notion d'hypostase, pour laquelle il donne un échantillon très varié de traductions, de l'étymologie à la définition théologique. De même, il propose toute une mosaïque de synonymes pour rendre les concepts de libre arbitre et de perfection.

A partir de cette date, Lefèvre semble se désintéresser du grec, et la philologie n'occupe plus dans ses commentaires que la place d'un argument d'appoint au service de la démonstration théologique. Il renonce à l'aristotélisme, et se consacre désormais, à Saint-Germain-des-Prés puis à Meaux, à l'étude de l'Écriture. Dans le *Quincuplex Psalterium* de 1509, une édition synoptique des Psautiers latins de Jérôme accompagnés d'une conciliation et de différents commentaires, le grec des Septante joue le rôle qu'aurait dû jouer l'hébreu si Lefèvre avait connu cette langue. La philologie sert d'auxiliaire à la théologie, et Lefèvre s'efforce d'abord de donner de chaque Psaume une interprétation christocentrique, choisissant pour chaque verset la traduction de Jérôme qui lui semble le mieux convenir à cette grille de lecture préalable et quelque peu systématique.

La révision de la Vulgate qui accompagne celle-ci dans le volume consacré aux Épitres de saint Paul a été étudiée par C.H. Graf, premier biographe de Lefèvre, en 1842. Il en relève les nombreux contresens, et il n'était pas nécessaire de prolonger la liste. La révision de Lefèvre n'est pas une nouvelle traduction, elle ne cherche pas à remplacer la Vulgate, mais à sensibiliser le lecteur aux différences existant entre la version canonique et le texte grec. La révision fabriste consiste essentiellement en une conciliation avec un archétype grec dont nous ne savons rien. Lefèvre comble les lacunes de la Vulgate, propose un grand nombre de modifications dans la traduction de mots isolés, signale les hyperbates, évite les traductions ambiguës, et, s'il corrige quelques contresens, barbarismes et fautes sur la traduction des temps et modes des verbes, c'est aux *Annotationes* de Lorenzo Valla qu'il emprunte l'essentiel de ces modifications grammaticales. Ses

talents et ses efforts personnels d'helléniste se limitent à la traduction du vocabulaire, où il fait preuve d'un grand souci de précision et d'un réel sens des nuances. A quelques occasions, sa vénération pour saint Paul le conduit à affaiblir le sens d'un mot qu'il juge trop cru ou trop familier.

Les autres commentaires de l'Écriture et les traductions françaises ne relèvent plus d'un travail de philologue. Dans ses commentaires sur les Évangiles de 1522 et ceux des Épîtres catholiques de 1525, Lefèvre donne la priorité aux commentaires théologiques, et se contente d'éditer la Vulgate, donnant en marge, signalées par des obèles et des astérisques, les leçons divergentes du grec, ainsi que certaines retouches dans la traduction d'un mot. Dans ses traductions françaises, Lefèvre travaille à partir de la Vulgate, pour la plus grande consternation de ses amis du groupe de Meaux qui tentent, en vain, de corriger à son insu sa traduction française du Nouveau Testament en la rendant plus conforme à l'archétype grec. Mais ce n'était pas le but recherché par Lefèvre : il voulait d'abord fournir au peuple chrétien la traduction française de ces textes sacrés qu'il entendait sans les comprendre. Son but est pastoral et non plus philologique. Dans cette perspective, il était normal de publier et d'expliquer d'abord le texte de la Vulgate, qui était celui précisément que les fidèles entendaient proclamer chaque dimanche, celui donc qu'il fallait leur faire connaître en priorité.

CONCLUSION

Après la mort de Lefèvre, en 1536, les polémiques et les horreurs des guerres de Religion allaient faire tomber dans l'oubli l'œuvre de l'humaniste. Le temps n'était plus aux études philosophiques, et les innombrables commentaires de l'Écriture, tant du côté protestant que chez les catholiques, allaient rapidement occulter les travaux de Lefèvre, tandis que la traduction française de Calvin éclipsait sa version de la Bible. Au XIX^e siècle, les historiens des religions qui redécouvrirent Lefèvre d'Étaples étudièrent surtout ses commentaires théologiques, tentant de l'attirer, les uns du côté catholique, les autres du côté protestant. Par la suite, c'est toujours cet aspect de son œuvre qui retint l'attention de ses biographes, alors que ses travaux philosophiques et philologiques tombaient dans l'oubli.

Pourtant, c'est sa restauration d'Aristote qui avait fait la renommée de Lefèvre ; bien avant ses premiers travaux sur l'Écriture, c'est elle que ses contemporains retiennent lorsqu'ils lui rendent hommage ; elle lui valut, dès les années 1500, une gloire internationale dont nous n'avions plus l'idée.

Ses contemporains ont cru avoir retrouvé, grâce à lui, le sens du « véritable » Aristote, un Aristote dont il tient les textes de l'humanisme italien du Quattrocento et dont il fait une lecture à la fois morale et surtout chrétienne. Son œuvre d'éditeur de textes religieux apparaît comme plus anecdotique : c'est négliger l'importance que Lefèvre lui-même lui accordait. Il l'a vraiment considérée comme une forme de ministère, et s'est donné beaucoup de mal pour retrouver et éditer les manuscrits de textes de piété, fussent-ils littérairement des plus médiocres.

Lefèvre fut avant tout un exceptionnel professeur, unanimement apprécié pour son enseignement et ses qualités humaines. La coopération, le travail en équipe, et le remarquable souci pédagogique dont témoignent ses commentaires sur Aristote, puis sur l'Écriture, témoignent de ses grandes qualités d'enseignant et de vulgarisateur, qui furent le fil conducteur de toute mon étude.

Quant aux qualités de Lefèvre comme éditeur et traducteur, elles sont avant tout le reflet des difficultés qui se présentaient à tous les humanistes, pour trouver des textes, et notamment des textes grecs, les attribuer, les critiquer et les corriger. Les talents d'helléniste de Lefèvre sont limités : ses révisions sont davantage des retouches que de véritables recensions, et son unique traduction reste d'un latin fort maladroit. S'il savait reconnaître le sens exact d'un mot grec, sa science grammaticale est des plus modeste. Ses travaux d'helléniste proprement dits sont peu nombreux : une seule traduction, des révisions superficielles, aucune édition en grec.

Il faut, par conséquent, bien resituer la place de la philologie dans l'œuvre de Lefèvre : il ne chercha pas tant à faire œuvre d'helléniste qu'à expliquer, commenter, présenter inlassablement des textes latins où les corrections sur le grec sont d'abord au service d'une cause plus importante, celle de la science, de la philosophie, enfin et surtout, celle de la Parole de Dieu.

ANNEXES

Extraits comparés de l'*Introductio in Metaphysica Aristotelis* et d'un traité anonyme contemporain de l'école de Thomas Bricot. – Extraits du commentaire de Lefèvre sur l'*Éthique à Nicomaque* et des commentaires de Clichtove. – Extraits du commentaire de la *Politique*. – Extraits de la traduction des *Elenchi sophistici* par Boèce et de sa révision par Lefèvre. – Édition des sept Psaumes de la pénitence d'après le *Quincuplex Psalterium*. – *Apologia quod vetus tralatio epistolarum Pauli quae passim legitur non sit tralatio Hieronymi*. – Commentaires philologiques de Lefèvre et de Lorenzo Valla sur l'Épître aux Romains. – Extraits de la traduction du *De fide orthodoxa* de Jean Damascène.
